This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FINE ARTS LIBRARY
FL 39NW
28

RARY

FA 3930.28

PAUL JOSEPH SACHS

TRANSFERRED TO
FINE ARTS LIBRARY

HARVARD COLLEGE LIBRARY
VE RI TAS
THIS VOLUME FROM THE HARVARD COLLECTION OF BOOKS ON THE FINE ARTS IS THE GIFT OF PROFESSOR PAUL J. SACHS OF THE CLASS OF 1900, OF THE FOGG MUSEUM OF ART

PREMIÈRE SÉRIE

DE

# PEINTRES & SCULPTEURS

CONTEMPORAINS

*Artistes décédés de 1870 à 1880*

NOTICES PAR J. CLARETIE

*Portraits gravés à l'eau-forte par L. Massard*

PREMIÈRE LIVRAISON

## HENRI REGNAULT

PRIX : 2 FR. 50

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338

M DCCC LXXXI

FA 3930.28

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

HENRI REGNAULT
1843__1871

Jouaust. Ed. A. Salmon. Imp.

# HENRI REGNAULT

1843-1871

Le 20 janvier 1871, dans le brouillard gris d'une aurore funèbre où semblaient flotter des odeurs de mort et de défaites, dans la boue lourde qui s'attachait à nos talons comme la glaise des cimetières, nous allions, Carolus Duran, Jacques Grancey et moi, vers ce mur blanc de Buzenval où, la veille, quelques braves gens étaient allés se briser le crâne. Une suspension d'armes était demandée par les Allemands pour enterrer les morts. Leur clairon sonnait au parlementaire, leurs officiers attendaient. De notre côté, rien ne répondait. Au mont Valérien, on n'entendait point. A nos avant-postes, nos officiers, démoralisés ou assourdis de douleur, ne

bougeaient pas. Je pris un clairon de la ligne et j'avançai vers les Prussiens. Nous conclûmes de ce côté une trêve d'une heure, et, tandis que nos brancardiers relevaient çà et là des blessés ou emportaient des cadavres, Carolus Duran regardait ces pauvres corps raidis, couchés à terre; et depuis, lorsqu'on annonça la mort d'Henri Regnault, le maître portraitiste nous dit tout à coup: « C'était donc lui! J'avais vaguement cru le reconnaître dans un homme jeune couché, face à terre, les cheveux frisés, convulsé, dans sa capote de garde national! »

Henri Regnault n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il tomba ainsi, près de ce mur sinistre, tué par un des derniers coups de feu de la bataille. Il était célèbre depuis près de quatre ans déjà, depuis son concours pour le prix de Rome, depuis cette *Thétis* demeurée une des inspirations les plus personnelles de ce Muşée des lauréats, catacombe des gloires oubliées.

Alexandre-Georges-Henri Regnault, tué à Buzenval le 19 janvier 1871, était né à Paris, le 30 octobre 1843. On le donne maintenant, dans les catalogues des ventes célèbres, comme un élève de Louis Lamothe et de l'École des beaux-arts. Il fut surtout élève de lui-même, dessinant et pei-

gnant dès son enfance, montrant dans ses moindres croquis de collégien cet *on ne sait quoi* qui décèle l'homme. Il était fils d'un grand savant, H. Victor Regnault, chimiste et physicien célèbre, homme laborieux et désintéressé, et qui élevait cet enfant comme on l'avait élevé lui-même, disciplinant âprement cette fougueuse nature.

M^me^ Regnault, plus délicate, plus sensible, et, comme on disait autrefois si joliment, très éprise d'art et de littérature, adoucissait pour Henri Regnault ce que le caractère paternel avait d'un peu sévère. En 1866, cette mère bien-aimée mourut; mais le jeune peintre était déjà en pleine lutte, presque en pleine gloire, et le père trouvait, dans les succès de son fils, une consolation, ou plutôt, comme l'a dit M. J.-B. Dumas, une distraction à sa douleur.

1866! L'année où, à Sadowa, la Prusse annonçait déjà le coup de foudre de 1870! Henri Regnault avait vingt-trois ans, et il remportait le prix de Rome. Il avait traversé l'atelier de M. Cabanel, à l'École des beaux-arts; il avait peint déjà un *Orphée,* une *Véturie aux pieds de Coriolan*, mais il avait étudié surtout la nature, la vie, passant ses journées au Jardin des plantes, dessinant les chiens, les tigres, les lions, faisant craquer les os

de ces fauves avec une vigueur qui, dès ces premières heures, rappelait les bronzes de Barye ou les ébauches de Delacroix.

Lors du concours pour le prix de Rome, il avait à peindre *Thétis offrant à Achille les armes forgées par Vulcain.* Il s'amusait en loge. Tandis que ses camarades travaillaient anxieusement enfermés dans leur cellule, Regnault s'occupait à chanter des airs d'opéra, emplissait les corridors de ses roulades ou, grimpé sur la fenêtre, jetait ses trilles aux passants. Il brossa sa fameuse *Thétis* dans les dernières journées du concours, et qui plus est, en modifiant sensiblement son esquisse, ce qui fit alors pousser les hauts cris aux concurrents non couronnés. Pour peindre le profil admirablement beau et le regard étrange de sa Thétis, superbe comme une vision, il s'était inspiré, dit-on, du visage d'une jeune fille rencontrée dans le monde, musicienne hors de pair, M^lle^ Holmès. Il en avait fait ainsi une déesse immortelle.

Le sculpteur Degeorge, qui fut envoyé à Rome avec Regnault, et qui sculpta depuis un buste pour le tombeau de son ami, nous montrait un jour son atelier plein des photographies, des portraits, des souvenirs de Regnault : d'abord un Regnault

enfant, la tête énorme, songeur et sérieux comme un vieillard; puis Regnault à Tanger, en costume de *gentleman* voyageur; Regnault à Rome, sous un déguisement de fête, à la villa Médicis; et encore le *fac-simile* d'un dessin de Bida qui représente le futur héros de Buzenval en costume de garde national de marche, le képi derrière la tête, le coude appuyé sur son chassepot. Et là, sur un divan, nous retrouvions encore la capote de siège que portait Clairin, l'ami et le compagnon de Regnault, et dont les plis servirent au sculpteur pour copier le vêtement militaire de sa glorieuse figure mortuaire. C'était toute une biographie faite par des reliques.

« Il était bon et fier! » nous disait Degeorge, qui vécut de sa vie à Rome avec Émile Pessard, *son* musicien, si admirablement peint par Regnault dans une esquisse magistrale.

En Italie, Regnault voyage, voit, écoute, monte à cheval, éperonne sa vie tout entière, aspire l'art par tous les pores. Il promène partout ses enthousiasmes, et cet outrancier de la couleur comprend aussi les charmes discrets, les intimités de certains maîtres. Il envoie de Rome un *Automédon*, aujourd'hui en Amérique, des dessins d'une tournure superbe pour le livre de M. Fran-

cis Wey, *Rome*. Au Salon de 1868, il exposait sa *Dame en rouge*. C'est le portrait de Mme Duparc[1]. L'année suivante, il était en Espagne. Velasquez, si admirable à Madrid, foudroya littéralement Regnault. Le jeune peintre l'avait, si je puis dire, pressenti à Rome devant le rouge portrait d'Innocent III; mais les *Lances*, mais les *Filandières*, mais *los Borrachos*, mais les hidalgos à cheval du maître espagnol, l'enfiévraient. Il rêvait de peindre un Olivarès. Le général Prim s'offrit à lui tel qu'il l'avait aperçu, un jour d'octobre, et ce maître de vingt-cinq ans, passionné pour Velasquez et pour Goya, campa sur son cheval le chef en uniforme d'une révolution en haillons. Prim s'offusqua de cet état-major déguenillé, de ce cortége de loqueteux épiques, et refusa le portrait. Il est au Louvre.

Henri Regnault figurait naguère encore au Luxembourg avec ce *Portrait du général Prim* et son *Exécution au temps des califes*. Je ne compte pas deux aquarelles d'un ton puissant exposées non loin de là : une *Andalouse*, vue de dos, vêtue de noir et piquée, dirait-on, comme une mouche sur le fond blanc du papier, et un *Paysan de la*

---

1. On m'a affirmé qu'un amateur offrit de ce tableau 100,000 francs. Le propriétaire, comme on le pense bien, ne le vendit pas.

*campagne de Rome,* solide et râblé, appuyé sur ses jambes comme un lutteur aux jarrets arqués. Ces deux aquarelles comptèrent parmi les plus remarquées à l'exposition posthume des œuvres de Regnault, quai Malaquais. Ce fut là surtout, dans cette réunion de ses œuvres, que la puissance de tempérament du jeune artiste apparut tout entière. Une telle quantité de dessins, de projets, d'esquisses, de tableaux achevés, surprenait dans un homme si jeune. On pouvait voir par là quelle facilité dans l'exécution jointe à quel souci de la vérité, à quelle constance dans l'étude, avait ce Regnault dont quelques-uns ne parlaient que comme d'un coloriste volontairement excessif, d'un habile *tireur de coups de pistolet.*

A la vérité, l'exposition tout entière des œuvres de Henri Regnault faisait l'effet d'une sorte de *Dictionnaire de la couleur,* que le peintre avait en quelque sorte composé pour lui-même, afin d'être bien en possession de la gamme et comme de la langue du pinceau. Ces esquisses que bien des gens prenaient pour des œuvres définitives n'étaient que des essais, dont le peintre devait tirer parti plus tard, ou des inquiétudes d'œuvres qu'il portait déjà dans l'âme, et qu'il avait, si je puis dire, dans les yeux.

Voilà ce qui donne la certitude que Regnault, quoi qu'on en ait dit, ne se fût pas arrêté en si beau chemin et qu'il eût ajouté bien des pages magistrales aux pages juvéniles et éclatantes que nous connaissons de lui. Il ne fut jamais, comme tant d'autres, satisfait de lui-même, malgré le succès de vogue que, dès 1869, lui donna *Judith et Holopherne*, et qu'en 1870 sa fameuse *Salomé* ne fit qu'accroître : il ne croyait pas avoir atteint le but. Son ambition d'artiste n'était pas assouvie; il était encore bien loin d'avoir étanché sa soif de lumière et de couleur. « J'ai fini mon tableau, écrit-il à un ami, j'ai fini mon tableau (il s'agit de sa *Judith*), c'est-à-dire que *je l'ai mis en état d'être exposé*. Il y a bien des choses encore qui demanderaient à être *plus faites*. Mais que veux-tu? Tant pis : je pars lundi pour Marseille. » (LETTRE INÉDITE.)

Henri Regnault est tout entier dans ce *tant pis*, qui signifie : « N'ai-je point le temps? Ne pourrai-je faire mieux et comme je le veux? » C'est là un point caractéristique de sa nature : le besoin de marcher sans cesse, de ne point s'attarder aux choses faites, de crier : *En avant! — go ahead!* à la moderne et à l'américaine.

Ce qu'il portait dans sa tête lui faisait bien vite

DESSIN INÉDIT DE REGNAULT

(Collection de M. Jules Claretie)

oublier ce qu'il venait de jeter sur la toile. Il faut le voir, dans sa *Correspondance*, parler de ses projets, dire ce qu'il espère, ce qu'il veut tenter et saisir : « Je veux faire revivre les vrais Maures, riches et grands, terribles et voluptueux à la fois, ceux qu'on ne voit plus que dans le passé. *Puis* Tunis, *puis* l'Égypte, *puis* l'Inde. Je monterai d'enthousiasme en enthousiasme, je m'enivrerai de merveilles, jusqu'à ce que, complètement halluciné, je puisse retomber dans notre monde morne et banal, sans craindre que mes yeux perdent la lumière éclatante qu'ils auront vue pendant deux ou trois ans. Quand, de retour à Paris, je voudrai voir clair, je n'aurai qu'à fermer les yeux, et alors Mauresques, Fellahs, Hindous, colosses de granit, éléphants de marbre blanc, palais enchantés, plaines d'or, lacs de lapis, villes de diamants, tout l'Orient m'apparaîtra de nouveau..... Oh! quelle ivresse, la lumière! »

On reconnaît bien là, j'espère, l'inassouvi de couleur dont le mot d'ordre était, disait-il : *Haine au gris!* Regnault qui, après l'Alhambra, après Grenade et Cordoue, venait de visiter le Maroc et d'y vivre, avait déjà tenté de nous rendre cet Orient superbe et inconnu dans son *Exécution sans jugement sous les califes de Grenade.* Malheureu-

sement, là, la peinture est moins lumineuse encore que papillotante. Ces guillochages dorés du fond du tableau ressemblent aux fonds des peintures byzantines; le bourreau gigantesque n'a point de cuisses sous sa longue robe; le sang qui dégoutte sur l'escalier de marbre est déjà coagulé, et ressemble plutôt à la large tache que peut faire un pot de confitures renversé, qu'aux flots de sang qui jaillissent du tronc d'un homme décapité.

Que je préfère à cette toile mélodramatique, l'équestre *Portrait de Prim*, *Juan Prim* (8 octobre 1868), comme disait le livret du Salon de 1869, et qui peint, je le répète encore, avec une fougue incomparable l'aventurier élégant, superbe, fier et stupéfait à la fois de commander à ce peuple qu'il appelle une populace et cavalcadant sur un cheval pris à l'écurie princière de Vélasquez. Je placerais sans hésiter ce *Portrait de Prim* à côté des plus célèbres.

Mais pour nous en tenir à l'Orient, ce rêve de Regnault, dont l'Espagne n'était que l'image et l'avant-goût, combien encore j'aime mieux la *Sortie du pacha de Tanger,* cette petite toile seulement ébauchée, mais brillante, éclatante, une vraie fête des yeux! comme je la préfère à cette *Exécution* grenadine! Rien ne montre mieux d'ail-

leurs les progrès de Regnault, la perfectibilité de son talent, sa marche ascendante, que ces dernières ébauches, ces *patios* de Tanger, ces études de l'Alcazar de Séville, ces arabesques de l'Alhambra, son *Départ pour la fantasia*, ses deux aquarelles enfin, où les tapis sont traités d'une telle façon, que Fortuny lui-même, dont le talent *décourageait* Regnault — Fortuny, dont le jeune peintre français disait, avec bien de l'exagération, à mon sens : « Il est notre maître à tous ! » — ne les eût pas réussis de telle sorte. « Je suis tout découragé par les aquarelles de Fortuny, » écrivait Regnault en 1869, un an avant d'avoir signé son *Haoua* et son *Hassan et Namouna*, deux maîtresses pages qui ont vivement accéléré le goût public vers cet art très séduisant, et aujourd'hui si goûté, de l'aquarelle.

Pour être exact et pour revenir, après dix ou douze ans, sur les impressions premières, il faut avouer que ces aquarelles sont peut-être ce qui subsiste de plus incontestablement supérieur dans l'œuvre de Regnault. La verve enfiévrée du jeune maître a perdu çà et là, dans ses peintures, de cette « beauté du diable » qui fut sa puissance séductrice. L'Exposition universelle de 1878 aura été une singulière *mise au plan* pour telles répu-

tations hautes. Henri Regnault y aura, par exemple, non pas quasi sombré, comme Fortuny, sa grande admiration, mais du moins subi une atteinte, incontestablement. Il est évident que les tableaux les plus célèbres de Regnault, — *l'Exécution à Grenade*, plus encore que *la Sortie du pacha*, — ont paru comme ternies. L'éclat est un peu passé. Les figures s'enfoncent dans la toile et semblent presque sans relief. On n'avait point là, il est vrai, la *Salomé*, que Mme de Cassin n'avait pas voulu prêter et qui reste l'œuvre la plus originale et la plus saisissante de Regnault, et il serait profondément injuste de se montrer sévère pour un jeune homme qu'une balle stupide a brutalement arrêté au seuil du triomphe et de la vie. On a vu tout ce qu'il portait de visions et de rêves dans son crâne qu'un peu de plomb vil devait trouer. Mais cette destinée inachevée a évidemment grandi la renommée de l'artiste. En regardant les tableaux du peintre, on revoyait encore, on apercevait toujours le héros de Buzenval, la capote brune sur les épaules. Le grandissement de sa mémoire était non-seulement naturel, mais juste. La fumée rouge de Buzenval faisait une auréole au jeune maître.

Aujourd'hui, lorsqu'on revoit des tableaux qui datent de plusieurs années, on les juge en dernier

ressort. La fougue superbe y est toujours; mais, — disons tout, — dans l'admirable portrait de Prim, ce grand cheval couleur d'encre d'un noir bleu et la tunique de même ton de Juan Prim font sur la toile comme une tache; on croirait qu'on a renversé là une écritoire. Dans *l'Exécution à Grenade*, le bourreau gigantesque se perd littéralement dans le fond mordoré du tableau, et la fameuse tache de sang, qu'on a méchamment comparée à de la gelée de groseilles, devient de plus en plus un tire-l'œil tapageur. Le petit portrait de M^me^ de Bark et le joli portrait de M^me^ Duparc sont plus simplement traités, mais, comme toujours, dans le portrait de M^me^ de Bark, les accessoires, la toilette, la robe, l'éventail, tiennent une place plus importante que la figure, qui semble avalée.

La comtesse est debout, la tête vue de face, le corps de trois quarts; elle porte un costume rayé rose et blanc avec une seconde jupe rose glacée de blanc — qui « lui va joliment bien », écrivait Regnault à son père. Ses cheveux noirs sont encadrés de dentelle de même couleur qui retombe sur ses épaules; sa main droite tient un éventail. Elle est chaussée de mules roses, et cette figure élégante se détache sur un fond de tapisserie de

Boucher, avec large bordure à ses armes. A gauche, un tabouret Louis XV, sur lequel est jeté un voile de gaze. Ce sont ces tapisseries, ce tabouret, cette gaze, que Regnault a particulièrement caressés. Quelqu'un de ses adversaires disait un jour de lui : « Regnault ? c'est le tapissier de l'Alhambra[1] ! »

Bref, l'exposition d'Henri Regnault aurait quelque peu désabusé ses plus fervents admirateurs, si ses incomparables aquarelles n'eussent témoigné là de ce qu'un tel coloriste pouvait et allait faire. Il y a dans *l'Intérieur de harem* des tapis d'une richesse et d'une souplesse incroyables. Les pieds enfonceraient dans cette laine multicolore. Et puis, encore une fois, ne jugeons pas en dernier ressort cet admirable tempérament d'artiste d'après ce que Regnault a laissé. — La fleur luxuriante était à peine ouverte. Nous n'avons eu que son printemps.

C'est dans sa *Correspondance* qu'on peut voir ce que fût devenu cet homme dont l'influence, soit dit en passant, aura d'ailleurs jeté hors de leur voie bien des élèves de notre École de Rome affolés

---

[1] Ce *Portrait de Madame de Bark*, exécuté à Madrid en 1868, a été vendu 33,500 francs à la vente Wilson. (Avril 1874.)

comme lui de lumière éclatante, d'étoffes tapageuses, de féeries orientales et de *fortunysme*. A la fois aimable et absolu, épris de la force et de la forme au moins autant que de l'idée, comprenant l'Orient autrement que Decamps et Delacroix, — plutôt Maure que Turc, en un mot, — et se sentant pour la forêt de marbre de la mosquée de Cordoue des nostalgies d'exilé du pays natal, ami du mouvement et du bruit, voyageur par instinct, toujours prêt à fuir vers le soleil, adorant tout ce qui est beau : tel Henri Regnault nous apparaît dans ces confidences au jour le jour, dans ces lettres que des amis ont réunies après sa mort.

C'est là que je veux le chercher, l'interroger, le deviner.

Mais les amis dévoués et pieux nous montrent d'ailleurs un peu trop toujours le *héros* et pas assez *l'homme*. Quelle que soit son humeur sérieuse, un peintre de trente ans a cependant des moments de détente, de gaieté, de gaminerie même, qui forment le côté vivant de son caractère; et Regnault, ennemi de la pose, ardent, libre, échappé et la bride sur le cou, plus que tout autre peut-être avait de ces bonnes heures-là qui empêchent, disait quelqu'un — qui était un saint, par parenthèse, — *la corde de l'arc de se briser*. Or, c'est ce côté sym-

pathique et familier que je ne rencontre pas dans la *Correspondance* très-curieuse et très-précieuse qu'on nous a donnée de Henri Regnault. Ce sont des lettres *officielles*, pour ainsi dire; ce ne sont point des lettres intimes. En voulant nous faire davantage admirer Regnault, on nous empêche de l'aimer plus encore.

Sainte-Beuve, à propos de la Correspondance de Proudhon, divise en plusieurs catégories les gens célèbres qui écrivent des lettres. Il en est qui écrivent en hâte, sans détail et sans saveur; d'autres qui *officient* même en traçant un billet de trois lignes; d'autres qui, en écrivant des lettres particulières, guignent, dit Sainte-Beuve, guignent du coin de l'œil la postérité; d'autres enfin, qui obéissent tout simplement au besoin qu'ils ont d'écrire, de confier leurs impressions et leurs émotions au papier. Henri Regnault, justement, comme Victor Jacquemont ou comme ce lieutenant Vuillemot, un mort de Crimée, dont on devrait réimprimer en volume les admirables lettres, était de ceux-là, mais il se laissait, pour tout dire, moins aller à ses émotions qu'à ses impressions. Il *voyait* avant de sentir. Bref, il était peintre, absolument peintre, et toutes ses lettres, au moins celles qu'on a publiées, sont de vrais tableaux, et purement et

simplement des tableaux. J'en excepterai cependant telle lettre sur la révolution espagnole de septembre 1869, et où Regnault se laisse à la fois gagner par l'enthousiasme politique des Madrilènes et se prend à juger le mouvement insurrectionnel avec la sûreté de coup d'œil d'un Parisien qui viendrait de relire le cardinal de Retz.

Autrement, les lettres réunies et soigneusement annotées par M. Duparc, ne nous ouvrent pas de nouveaux horizons sur le talent, la nature particulière de Regnault. Elles complètent seulement ce que nous savons déjà. C'est à peine si, çà et là, quelques traits tout intimes nous rappellent que nous avons un tout jeune homme devant nous et dont la plume doit pétiller, — par exemple lorsqu'il écrit, à propos de cette étrange et stupéfiante *Salomé* dont le sourire étonnant et admirablement bestial nous poursuit encore : « Salomé n'est pas un nom assez bizarre, je voudrais un nom que personne ne pût prononcer !... » — ou encore : « La vie étant courte, il faut peindre tant qu'on a des yeux. Donc on ne doit pas les fatiguer à lire de stupides journaux. » Voilà le trait particulier, curieux, le *signe*, qui donne de la physionomie au visage, le *tic* qui anime le personnage, bref ce qui est la vie, le relief. — Et la correspondance ordi-

naire de Regnault est pleine de ces rencontres, de plaisanteries curieuses, d'échappées où le penseur fait, avec le raffiné, l'école buissonnière, de branches gourmandes et folles que l'on a eu grand tort d'émonder.

Je feuilletais, en effet, il n'y a pas longtemps, un amusant album où Regnault s'est amusé à dessiner la *charge* de quelques amis : la légende des bottes d'un camarade de Rome, aujourd'hui célèbre, M. J. Machard, la silhouette de M. Hébert, barbu, chevelu, en costume polonais, un chien caniche à ses pieds. Et cet album, rapidement couvert de croquis faisant songer à un album de Toppfer dessiné par un paroxyste m'en apprend plus que bien des lettres imprimées sur le caractère alors inassouvi—je répète le mot—de Regnault. Il est tout entier dans le : *Et puis* que je citais tout à l'heure. « *Puis* Tunis, *puis* l'Egypte, *puis* l'Inde. » *Et puis?* disent les chers enfants, avides de nouveau, de poésie, d'infini. L'idéal de Regnault n'avait point de bornes non plus. *Et puis?* c'était sa pensée constante : Et puis? Et puis? Que de rêves! que de visions! que d'inventions! Comme cette tête ardente bouillonnait! Comme ce magnifique cerveau battait la fièvre! Il y avait là un tempérament capable d'ajouter une note nouvelle à la

peinture, et qui a pu seulement montrer — mais avec quel éclat ! — ce qu'il voulait faire. Mais ses tentatives, en dépit de leurs défauts, n'en resteront pas moins des choses impérissables.

La *Salomé,* sans contredit, marque une date dans l'histoire de la peinture. Il y eut là, si je puis dire, un cri nouveau, inattendu et inentendu. Cette fille sauvage, aux vêtements de gaze, regardant la foule de son œil profond, la bouche entr'ouverte par un inquiétant rictus, ses cheveux crépus se détachant sur le fameux fond jaune qui fit scandale — et fit école — semblait apporter, dans la peinture, une note nouvelle, intrépidement hardie. « C'est de la peinture de fils de chimiste, disaient les rivaux. Il a pris ce jaune de chrome dans le laboratoire de son père ! » En dépit de tout, le succès de cette œuvre décisive et exécutée en pleine maîtrise, fut colossal. *Le Mariage à la Vicaria* de Fortuny et la *Salomé* de Regnault déterminèrent un mouvement nouveau dans la peinture. Il y a un peu du rayon de soleil de ce Castillan et de ce Maure, si je puis dire, dans la palette de nos jeunes peintres coloristes. Le malheur est que plus d'un ait pris le gaz Jablochoff pour du soleil.

Un homme, après tout, artiste ou écrivain, n'est

pas responsable de ses imitateurs. L'Orient de Regnault était, encore un coup, bien à lui, ne procédait ni de Decamps, ni de Delacroix, ni de Marilhat, ni de Fromentin : il y voyait, sans emprunter de lorgnette à personne, ces exubérances de couleur qu'il étalait avec fougue. D'autres, et des plus remarquables, ont continué à voir de même, mais à travers ses lunettes.

Théophile Gautier, avec son humeur fataliste, a remarqué combien Regnault se complaisait, par une sorte de prédestination bizarre, aux sujets sanglants et tragiques : *Salomé*, *Judith*, *le Bourreau à Grenade*. Sur sa palette, Regnault broyait aussi du rouge, comme David, mais le sang qu'il versa, ce fut le sien.

Nous le rencontrâmes, un jour, rue de Richelieu, pendant le siège de Paris. Je le vois encore, l'œil ardent, enfoncé sous les arcades sourcilières, la bouche énergique, petit, nerveux, solide : — un Andalou. Il portait, bien sanglé par le ceinturon, l'uniforme du garde national. Peu de temps avant, il allait partir pour l'Égypte *et puis* pour l'Inde, lorsque la nouvelle de la capitulation de Sedan lui arriva. Il revint à Paris, s'y enferma, prit un fusil et alla aux avant-postes. Prix de Rome, il était, de droit, exempt du service mili-

taire. Lui ne s'en exempta pas. Il passait des journées et des nuits dans la boue et la neige des tranchées. Son ami le plus cher, M. Clairin, l'accompagnait, allant en tirailleur, aux avant-postes et, comme lui, faisant son devoir. Regnault parfois quittait le chassepot pour travailler à ses aquarelles. Une sorte de colère nerveuse s'emparait d'ailleurs de tout son être. Il apprenait qu'à Sèvres, occupé par les Allemands, des mains stupides, — ou plutôt, non, des mains savamment brutales, — avaient brûlé les manuscrits, brisé méthodiquement, les instruments de travail de son père, « la tige de ces thermomètres et les tubes de ces baromètres et de ces manomètres devenus, par leur participation aux plus importantes expériences du siècle, de véritables monuments historiques[1]. » La rage patriotique d'Henri Regnault s'augmenta de toute cette colère filiale. Et puis, il croyait au devoir du sacrifice, à la nécessité d'une régénération. Tout lui souriait, l'avenir, la gloire, la fortune, une fiancée... Il oubliait tout; il ne voyait plus que la crispation de douleur de la patrie. Un soir de janvier, il écrivait une lettre tout im-

1. *Éloge de H. Victor Regnault,* par M. J.-B. Dumas, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

prégnée d'un stoïcisme fier. Ce fut son testament. Le lendemain, il alla combattre.

Il se battit tout le jour, nerveux, agacé, fiévreux. Le soir, la retraite sonnée, dans la teinte lugubre d'un crépuscule qui rouillait les fonds et où les lueurs fauves des canonnades du Mont-Valérien apparaissaient déjà, il dit à Clairin : « Je suis à vous dans un moment ! Je veux brûler une dernière cartouche. » Il disparut derrière des troncs d'arbres. La balle d'un Poméranien abattit cet enfant de génie en lui broyant le crâne.

On se rappelle l'enterrement de Regnault dans la chapelle de Saint-Augustin, le jour même où l'on apprenait que c'était fini et que Paris capitulait. Fini ! Et pourquoi donc ce mort ? et pourquoi ce cadavre ? On sentait que dans l'immense deuil de la patrie, c'était un deuil nouveau que la perte de ce jeune homme dont la mort glorieuse devait être une des douleurs et une des fiertés de la patrie.

Le jour même où, à Rome, à la villa Médicis, arriva la lugubre nouvelle de la mort d'Henri Regnault, qui frappa au cœur plus d'un artiste, M. Antonin Mercié se sentit remué, saisi, inspiré, et ses doigts courant dans la glaise, il esquissa sur

l'heure avec une certaine fièvre la première idée de son groupe : *Gloire aux vaincus!*

Ainsi l'inspiration se transmet d'un cœur à un autre, et depuis lors elle est restée comme une de nos légendes, l'histoire de cette mort d'un artiste tombant pour la patrie et frappé de la main des frères de Kœrner.

« Il y a du sang dans mon encre, » disait Alfred de Musset, voulant exprimer par là que les souffrances des *Nuits* n'étaient point des douleurs imaginaires. C'est bien ce sang qui fait Musset immortel. Et de Regnault, à qui l'éternelle *Jeunesse* de Chapu apporte comme agenouillée le rameau d'or, on peut dire aussi, et c'est là sa gloire :

— Il y a du sang dans sa couleur!

JULES CLARETIE.

Imp. Jouaust.

# PEINTRES ET SCULPTEURS

## CONTEMPORAINS

La *Première Série*, comprenant des artistes morts de 1870 à 1880, se composera de seize livraisons qui formeront un beau volume in-8°.

Une *Deuxième Série*, consacrée aux principaux artistes vivants qui ont déjà donné la mesure complète et définitive de leur talent, comprendra un nombre indéfini de livraisons. Ces livraisons seront divisées par suites de seize, représentant chacune un volume.

Chaque seizième livraison contiendra le titre et la table du volume qu'elle terminera.

| | |
|---|---|
| PRIX DE LA LIVRAISON | 2 fr. 50 |
| Sur papier de Hollande (75 exempl.), épreuve du portrait avant la lettre | 5 fr. » |
| Sur papier Whatman (25 exempl.), double épreuve du portrait | 7 fr. 50 |

NOTA. — *Nous vendons séparément des épreuves* AVANT LA LETTRE *de chaque portrait, prix :* 4 fr.), *ainsi que des épreuves* AVANT TOUTE LETTRE *imprimées en grand format* (sur pap. de Hollande, 25 *exempl. à* 10 fr.; — sur *Chine*, 10 *exempl*, *à* 15 fr. — sur *Japon*, 5 *exempl.*, *à* 20 fr.).

SOUS PRESSE :

Dans la Première Série : *Hamon*, — *Tassaert*.
Dans la Deuxième Série : *Gérome*.

*Dans le même format et aux mêmes prix :*

# COMÉDIENS ET COMÉDIENNES

Texte par F. SARCEY. — Portraits par GAUCHEREL et LALAUZE

PREMIÈRE SÉRIE : *La Comédie-Française*. — 16 livraisons.

DEUXIÈME SÉRIE (en cours de publication) : *Théâtres divers*. — Neuf livraisons ont paru.

# ACTEURS ET ACTRICES

## DU TEMPS PASSÉ

Texte par Ch. GUEULLETTE. — Portraits par LALAUZE

En vente : *Baron*, — la *Champmeslé*, — la *Béjart*, — *Poisson*, — la *Duelos*, — la *Raisin*, — les *Quinault*.

BIBLIOTHÈQUE MUSICALE DU THÉATRE DE L'OPÉRA. — Catalogue historique, chronologique et anecdotique, publié par Th. DE LAJARTE, sous les auspices du Ministère de l'instruction publique, et orné de portraits de musiciens gravés à l'eau-forte par LE RAT.

| | |
|---|---|
| HUIT LIVRAISONS OU DEUX VOLUMES in-8° raisin | 40 fr. |
| Sur papier de Hollande (100 exempl.). | 60 fr. |
| Sur papier Whatman (25 exempl.). | 80 |

Avril 1881. 8275. — Imp. Jouaust.